

Les noms caducs

Diane-Ischa Ross

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, D.-I. (2011). Les noms caducs. *Moebius*, (128), 97–98.

DIANE-ISCHA ROSS

Les noms caducs

Je ne sais pas leurs noms. Je l'écris ainsi, plus tristement qu'avec les mots : « J'ignore. » Je ne les ai jamais sus. Mon père qui connaissait les arbres comme un vigneron ses cépages les nommait pourtant. Comment ? L'orpailleur, le géologue autodidacte connaissait l'histoire qui apparente les pierres et les végétaux du terrain, et il s'est tu au sujet des arbres. On les marquait d'un coup de hachette pour retrouver notre chemin. Il n'a pas dit les mélèzes, les genévriers, oui.

Un jour il a fait couper dans sa forêt de Lanaudière des plaines à la chair blanche pour sa maison d'Iberville. Je ne marchais plus la montagne avec lui et je n'ai rien su de ce bois de planche, ce flanc d'érable. Giono, qui faisait parler cette nuit-là Matelot et Antonio, écrivait qu'ils passeraient par le jas de Jean Richaud où un fayard suintait et sentait fort, son odeur comme un appel. Et mes arbres bruissent sans que je reconnaisse leurs voix, sans que je sache les regarder droit dans les yeux de leurs feuilles et de leurs épines, trouver leur nom dans le vert, le luisant, le gras, le lisse de leur peau.

Un cerf-volant échappé de mémoire, de noms franciens, hurons et français, s'est écrasé, émietté, sans restes. J'ai perdu mon herbier de Jeune naturaliste, et les bogues montées en boutons gothiques. Des vols d'oiseaux et des vents d'anciens automnes ont chassé la mousse rose vieille Angleterre et mangue brûlée de la vallée.

Il disait : « Regarde droit devant, c'est à neuf milles à vol d'oiseau – il comptait en milles –, dix minutes ; ça prendrait la journée par le bois et les terres ; je le sais, je l'ai fait. » Je voyais un lac comme un arrobas dans un décolleté

de collines qu'on appelait montagnes. Dans le sous-bois, qui se souvient en moi des baies toxiques et bleues et des fougères, détalait des perdrix et un lièvre.

Un peuple d'érables, des vrais et ceux dits à Giguère, de peupliers trembles et de bouleaux blancs, et où étaient les hêtres? les chênes, rares et singuliers les chênes, et les mélèzes? Jamais traversé mon enfance les mélèzes, un peuple de sapins et d'épinettes bleues, de pins avec leur gomme à racler au canif, à mêler à du miel pour soulager les gorges malades. La voix des sous-bois n'est pas celle des arbres que je n'ai pas entendue, pas plus que je ne les ai vus; ils étaient partout, autour et au-dessus de moi, une cheminée montant au blanc-bleu du ciel, un écho de la voix de mon père qui parlait simplement, plus bas qu'ailleurs. Je ne vais plus chez les arbres, solides et d'humeur égale, si un parrain ne m'y emmène.

Je ne veux pas du vol d'oiseaux. Je regarde mon arbre de ville, je touche son tronc, je lui pince les branchettes et je garde leur odeur sur mon visage; il ne dit rien. Il est fermé comme toute chose laissée sans héritier.

Loin dans le fond des rêves pousse une forêt de craie et de cendre, mutique, n'y vas pas. Nous n'irons pas. Je lève le bras, ma sœur fait pareil, pour caresser, comme une fourrure, la bête géante et silencieuse, ses feuilles retournées avant l'averse, qui veille sur l'ombre portée loin de nos enfances.